Zeitschrift: Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse

Herausgeber: Le messager suisse de Paris

Band: 4 (1958)

Heft: 5

Artikel: Le blé de la mer

Autor: Junod, Jean-Michel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847395

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JEAN-MICHEL JUNOD

LE BLÉ DE LA MER

Extrait " Ed. de la Baconnière "

Ce beau roman mettant en scène un révolté, un résistant, est une révolte et une résistance contre les forces maléfiques de la technocratie mangeuse d'hommes. Au Farland — lointain pays imaginaire — après 12 ans de travaux forcés dans une mine de sel, un homme, ancien meunier, infime unité d'une « homillière » comme l'a dit Vercors, a la chance inespérable de se voir désigner par le Régime comme ouvrier dans son ancien moulin. Dans ce moulin, on y « berce » des algues dont se nourrit, sous le nom de « concentré A.B. », tout le Farland. Plus de blé, des algues... Mais, retrouvant son moulin, l'homme retrouve sa dignité humaine, le sens inné de la liberté et le courage de lutter pour elle. Le blé, que le Régime interdit, est cultivé dans la clandestinité au Farland, mais pour en tirer un alcool : « Un premier pain ce serait pourtant une victoire, une grande victoire », dit le meunier, pour qui l'idée de liberté s'associe au parfum de la farine fraîchement moulue... Et un jour, des hommes qui seront libres au Farland, font cuire le premier pain d'une ère nouvelle...

I

— Trak !

Pour la troisième fois, le vent emporta ce nom, sec et dur comme un vieil os. Personne n'avait répondu, et l'homme au brassard bleu s'apprêtait à le rayer de sa liste lorsqu'il se décida enfin à regarder autour de lui. Jusqu'à cet instant, il avait égrené une centaine de noms, en les écorchant un peu de son accent étranger, sans quitter son papier des yeux. Il lui suffisait d'entendre une voix répondant présent, puis des pas sur la route, que les appelés devaient traverser l'un après l'autre. Il savait qu'après l'appel il n'y aurait plus qu'un groupe, désormais aux ordres de Jordi, son collègue chargé des interrogatoires. Pour lui, sa tâche serait alors terminée et il pourrait enfin aller boire un coup de rhum aux cuisines roulantes.

Il releva la tête, ôta ses lunettes et fixa ses yeux larmoyants et rougis par le vent sur une masse d'hommes qui se trouvaient de l'autre côté de la route. Ils paraissaient transis et battaient la semelle sur l'herbe, le dos voûté et les mains enfouies dans les poches de leurs habits en loques. C'étaient ceux qu'il avait déjà appelés, et qui bavardaient entre eux, sans se soucier de lui.

En face d'eux, séparés par la route boueuse, il y en avait une vingtaine d'autres, qui étaient silencieux et gardaient leurs visages tournés vers lui avec une expression d'anxiété.

L'homme au brassard bleu s'approcha de ce groupe. « Je vais l'appeler encore une fois, et s'il ne répond pas, je le trace de la liste ! »

Au même instant, il découvrit l'homme qu'il cherchait. Il devina que c'était ce vieillard de haute taille, assis un peu à l'écart sur le rebord de la route.

Penché sur une boîte de fer-blanc, il en tirait avec peine des morceaux de pâté noyés dans de la purée de tomates. Sa barbe grise, hirsute, était imprégnée de sauce rouge et donnait à son long visage ridé un air presque diabolique.

Le fonctionnaire s'approcha :

— Trak ?... Mark Trak ?

Le vieillard continua un instant à manger, puis il releva la tête, sans hâte, avec une expression de lassitude mêlée d'un peu de malice.

— Oui ?

— Vous ne pouvez pas répondre quand on vous appelle ?

— Excusez-moi !

— Allons, dépêchez-vous ! Passez dans l'autre groupe.

L'homme au brassard retourna à son poste pour continuer l'appel et Mark Trak se leva, sans lâcher sa boîte. Tout en mangeant, il franchit la route. Ces quelques mètres de terre battue, coupés de deux profondes ornières encore inondées par la dernière averse, lui parurent aussi longs que les deux cents kilomètres de marche qu'on leur avait imposés, à lui et à ses camarades, depuis le départ des mines de sel. La traversée de la route constituait l'étape finale d'une suite de tribulations dont l'origine se perdait dans les brumes d'une mémoire fatiguée. Mark Trak se sentait paralysé par une lassitude bienheureuse, et maintenant que son nom avait été prononcé à quatre reprises par le fonctionnaire, et crié pour finir avec impatience, il savait qu'il ne rêvait pas. Il avait fait exprès de ne pas répondre, les trois premières fois, car il voulait savourer le plaisir de s'entendre appeler par son véritable nom, après toutes ces années pendant lesquelles il n'avait été qu'un numéro.

Libre à présent, ou à peu près, il l'était aussi de faire la sourde oreille et de traverser la route au rythme de sa fantaisie, en s'arrêtant à chaque pas. Il savourait cette lenteur, avec une joie encore un peu amère. Le visage incliné sur sa poitrine, il voyait, au-delà des broussailles de sa barbe, sa vieille vareuse grise, sur laquelle était imprimé le numéro qui si longtemps lui avait tenu lieu de nom : 476 616... « Mark Trak, il te faudra jeter cette défroque et oublier ce numéro ! », se dit-il.

L'appel venait de prendre fin, et le dernier de la liste rattrapa Mark Trak au moment où celui-ci rejoignait les autres. Les hommes sifflotaient en attendant la suite des événements. Des lointaines collines du Nord, dont les formes indécises se perdaient dans le brouillard, descendait un vent glacé qui courbait sur son passage les rares buissons de la steppe. Le soleil pâle faisait de brèves apparitions entre les nuages dont les ombres couraient sur la plaine comme des vagues noires.

J.-M. J.